



**HAL**  
open science

## Les jésuites de la “ nouvelle ” mission de Syrie et la société du Mont-Liban au XIXe siècle

Chantal Verdeil

► **To cite this version:**

Chantal Verdeil. Les jésuites de la “ nouvelle ” mission de Syrie et la société du Mont-Liban au XIXe siècle. Proche-Orient Chrétien, 2013, 63. halshs-03321264

**HAL Id: halshs-03321264**

**<https://shs.hal.science/halshs-03321264>**

Submitted on 17 Aug 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les jésuites de la « nouvelle » mission de Syrie et la société du Mont-Liban au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Aux côtés des commémoration du début de la Première Guerre mondiale en Europe, 2014 célèbrera le deux-centième anniversaire du rétablissement de la Compagnie de Jésus. Interdite dans plusieurs pays européens au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, la Compagnie de Jésus avait été universellement supprimée par le Pape en 1773. Elle a alors survécu en Russie, où Catherine II a refusé de publier le bref de suppression, et à travers plusieurs associations qui accueillent les anciens jésuites rendus à la vie séculière.

La mission que les jésuites entreprennent en 1831 au Mont-Liban est une mission de la « nouvelle » Compagnie. Dès 1816, plusieurs prélats orientaux avaient sollicité de Rome l'envoi de nouveaux missionnaires en Orient<sup>3</sup>. Leur vœu ne se sera exaucé qu'une quinzaine d'années plus tard, en 1831, quand trois jésuites les P.P. Riccadonna et Planchet, accompagnés du F. Henze, s'établissent à Aïn Traz (Mont-Liban) pour assurer la direction spirituelle du séminaire grec catholiques que Mgr Mazlum, son supérieur, projette de rouvrir. Auparavant, la Compagnie de Jésus cherchait surtout à se réorganiser en Europe. À partir de 1830, elle renoue avec l'apostolat missionnaire. Cinq religieux sont alors envoyés dans les îles de la mer Égée et plusieurs postes sont fondés aux Etats-Unis. L'année suivante, trois jésuites partent en Syrie. D'autres prennent ensuite la route vers les Indes (1834), le Maduré (1837), l'Algérie (1838) ou la Chine (1841).

Cet article se propose de revenir sur les débuts de la mission jésuite de Syrie, le temps des « défricheurs »<sup>4</sup>, où une quinzaine de religieux jetèrent les bases de la nouvelle mission jésuite de Syrie. Que nous disent-ils de cette entreprise ? De ses relations avec l'ancienne mission dont les jésuites se veulent les héritiers ? Quel accueil les jésuites ont-ils reçu des populations orientales et quels liens ont-ils tissés avec elles ? Ce temps de fondation se révèle profondément marqué par le souvenir de l'ancienne mission. Mais les jésuites ne font pas que renouer avec leur passé, ils répondent aussi

---

<sup>1</sup> Je remercie le P. Selim Daccache, sj, pour sa relecture attentive d'une première version de cet article.

<sup>2</sup> En France, les jésuites ont dû se disperser et abandonner leurs maisons entre 1762 et 1764.

<sup>3</sup> ARSI (Archivum Romanum Societatis Iesu, Rome), Syr 1001, II, 1, Rappresentaza di quattro Procuratori Generali ed altri Titolati dell quatro nazioni Greca, Armenia, Maronita e Sira fatta in Roma la Santita di Nostro Signore Pio settimo per le reforma de missionnari latini in Levante, Rome 25 juillet 1816.

<sup>4</sup> L. DAKHLI, *Naissance de l'intellectuel arabe : l'action des jésuites au Liban de 1840 à la veille de la première guerre mondiale*, mémoire de maîtrise préparé sous la direction de monsieur le professeur J. FREMEAUX, Université Paris IV sorbonne, 1995, 158 pages.

Les jésuites de la « nouvelle » mission de Syrie et la société du Mont-Liban au XIX<sup>e</sup> siècle.

aux sollicitations des Orientaux, prélats, émirs, ou simples villageois qui les invitent à s'établir dans leurs diocèses, leurs territoires ou leurs villages. Sans leur soutien la mission se révèle impossible, ce qui oblige les religieux latins à des accommodements<sup>5</sup>.

## I. « Nouvelle compagnie », « nouvelle mission »

### 1. Une mission de la « nouvelle Compagnie »

Dans l'histoire de la Compagnie de Jésus, la période qui court des années 1773 à 1814 est souvent désignée comme celle de la « Compagnie intermédiaire », qui précède celle de la « nouvelle » Compagnie, qui commence en 1814. Elle fait aujourd'hui l'objet de questionnements renouvelés qui interrogent la façon dont l'ordre fondé par Ignace de Loyola écrit son histoire depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les modalités de sa survie, et les continuités/discontinuités repérables entre les « deux Compagnies »<sup>6</sup>. À Compagnie nouvelle, mission nouvelle. Mais pour les jésuites, la Syrie constitue une ancienne terre de mission, puisque la Compagnie, active au Proche-Orient depuis 1627 (après une première tentative – avortée – en 1625), y comptait 21 religieux, au moment de sa suppression<sup>7</sup>. Quels liens les « pionniers » de la nouvelle mission entretenaient avec ce double passé ? Quelles continuités peut-on repérer entre ces deux moments de l'histoire de la Compagnie et de ses missions au Proche-Orient ?

Partis au Levant entre 1831 et 1844, entrés dans la Compagnie entre 1815 et 1842 (voir tableau ci-dessous), les premiers jésuites de la mission de Syrie n'ont pas connu la période dite de la Compagnie intermédiaire. Mais ils ont été en lien et parfois formés par des hommes qui l'ont vécue, au premier chef le P. Roothan, général de l'ordre de 1829 à sa mort en 1853, dont la mission dépend directement jusqu'en 1843. Le P. Planchet, formé au noviciat de Montrouge entretient une correspondance suivie avec son ancien maître, le P. Gury (1773-1854), admis dans la Compagnie restaurée en 1814.

---

<sup>5</sup> L'essentiel des informations de cet article proviennent de mon travail de thèse auquel je me permets de renvoyer. C. VERDEIL, *La mission jésuite du Mont-Liban et de Syrie (1830-1864)*, Les Indes Savantes, Paris, 2011, 504 pages.

<sup>6</sup> Voir notamment le programme développé par Pierre-Antoine Fabre (EHES), ARalph Dekoninck (Université catholique de Louvain), Jean-Pascal Gay (Université de Strasbourg), Martin Morales (Université pontificale grégorienne) intitulé « Nouvelles perspectives pour l'historiographie de la Compagnie de Jésus (XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle) » ou encore *Anne-Sophie Gallo*, « Réflexions et jalons pour une histoire de l'« identité jésuite » pendant la suppression de la Compagnie de Jésus (1762-1814) », *Europa moderna, revue d'histoire et d'icnologie*, 3/2012, <http://europamoderna.com/index.php/100-anne-sophie-gallo-reflexions-et-jalons-pour-une-histoire-de-lqidentite-jesuiteq-pendant-la-suppression-de-la-compagnie-de-jesus-1762-1814>, consulté le 20 juin 2013

<sup>7</sup> S. KURI, sj, *Une histoire du Liban à travers les archives jésuites*, vol1 (1816-1845), Beyrouth, Dar el Machreq, 1985, p. 581.

Les jésuites de la « nouvelle » mission de Syrie et la société du Mont-Liban au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les premiers livres emportés par les missionnaires complètent ces liens personnels : la première bibliothèque de la mission de Syrie, à la fois classique et jésuite, comprend de nombreux livres en vogue dans les milieux ecclésiastiques et notamment dans l'ancienne Compagnie (comme ceux d'A. de Liguori, de Scaramelli ou de Segneri). Dans leur correspondance, les missionnaires de Syrie font aussi allusion aux missions du P. Julien Maunoir sj (1606-1683), dont les prédications en Bretagne sont restées fameuses, ou aux « réductions » du Paraguay. Même tenue, la mémoire de l'ancienne Compagnie reste vivante.

**Les premiers jésuites de la mission de Syrie (classé en ordre d'arrivée dans la mission)<sup>8</sup>**

P/F	NOM	Naissance	Compagnie	Mission	Mort/ Départ	Origine
P	RICCADONNA Paul-Marie	1799	1818	1831	1863	Lombardie
P	PLANCHET Benoît	1802	1821	1831	1859	Hautes-Alpes
F	HENZE Henri	1794	1829	1831	1848	Hanovre
F	TARVERSI Angelo	1793	1817	1834	1835/1839	Turin
P	ESTEVE Raymond	1805	1825	1834	1873	Languedoc
F	TURANI Dominique	1797	1815	1839	1876	Rome
P	RYLLO Maximilien	1802	1820	1839	1841/1848	Lituanie
P	HECHT Friedrich	1798	1821	1839	1839	Saxe
P	OBRAPALSKI François	1803	1818	1840	1844/1858	Galicie
F	BONACINA Ferdinand	1804	1826	1840	1860	Emilie
P	SORAGNA Boniface	1810	1836	1842	1895	Parme
P	CANUTI Louis	1812	1837	1843	1891	Vérone
P	VATOUT Pierre	1818	1842	1844	1845	Ain
P	DHOUTAUT Justin	1811	1842	1844	1845	Doubs

Elle est encouragée par le P. Général qui les incite à lire les lettres édifiantes écrites par les pères Nau et Clisson, anciens missionnaires à Damas, « contre les erreurs

<sup>8</sup> Les informations de ce tableau proviennent du livre du P. H. JALABERT, sj, *Jésuites au Proche-Orient*, Dar el-machreq, 1987, Beyrouth, 512 pages. Pour les religieux qui ne sont pas morts en mission, on a indiqué leur date de départ avant celle de leur décès.

des Syriens »<sup>9</sup>. Ces exhortations ne resteront pas lettre morte : plus tard, quand le P. Michel Jullien parcourt l'Égypte, il emporte avec lui le livre d'un de ses illustres prédécesseurs, le P. Sicard<sup>10</sup>. Ce souvenir a aussi peut-être pesé quand, en 1843, le P. Général décida de confier la mission de Syrie à la Province de Lyon qui en avait déjà eu la charge avant la suppression (entre 1627 et 1642)<sup>11</sup>. Néanmoins, ce sont surtout des considérations diplomatiques qui ont milité en faveur de ce choix : pour la Compagnie, il s'agit alors d'apaiser ses relations avec la Monarchie de Juillet qui lui est farouchement hostile. En attribuant la mission à une province française, le général veut couper l'herbe sous le pied de la Monarchie de Juillet si hostile à la Compagnie en France qu'elle cherche à en obtenir la suppression, et qui se refuse à lui accorder la protection en Syrie<sup>12</sup>.

À leur arrivée en Syrie, ce qui reste de l'ancienne mission échappe aux missionnaires. Établis à Damas, Alep, Tripoli et Antoura, la plupart des jésuites étaient restés en Orient quand est arrivé le bref de suppression (mars 1774), et ont collaboré avec les lazaristes quand ces derniers ont repris leurs résidences. Dans les années 1830, le patriarche maronite entreprend bien des démarches pour rendre aux jésuites leurs anciennes maisons de la montagne libanaise (Antoura, Ehden et Zghorta), mais il soulève immédiatement l'opposition des lazaristes et l'ire du consul de France. Les jésuites ne donnent pas suite et préfèrent s'installer ailleurs, d'abord dans la montagne libanaise, puis à Beyrouth qui n'était qu'un lieu de passage pour leurs prédécesseurs.

“ Syro-Phénicie est le nom précis de la province ou état où nous résiderons ”, = en arabe

---

<sup>9</sup> ALSI (Archives de la Compagnie de Jésus au Liban, Beyrouth), 10A34, lettre du P. Roothan au P. Planchet, Rome, 9 octobre 1832.

<sup>10</sup> M. JULLIEN, *L'Égypte, souvenirs bibliques et chrétiens*, Lille, Société Saint-Augustin, Desclée et Brouwer et Cie, 1889.

<sup>11</sup> B. HEYBERGER, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la réforme catholique*, Rome, École Française de Rome, 1994, p. 301.

<sup>12</sup> Les jésuites, qui viennent d'acheter une bâtisse à Ghazîr pour abriter leur futur séminaire et développent leurs œuvres à Beyrouth, sollicitent cette protection. Ils attendent aussi des subsides de l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour financer leurs nouveaux projets. Ne voyant rien venir, ils soupçonnent, à tort ou à raison, l'organisation charitable lyonnaise de connivence avec le gouvernement français. C'est dans ce contexte tendu que la Compagnie par la plume du P. Villefort rappelle aux autorités françaises les gages de bonne volonté qu'ils leur ont donnés pour obtenir leur soutien : la nomination d'un supérieur français (le P. Planchet) et le passage de la mission sous la responsabilité de la province de Lyon. ASRI, Syr 1002, III, 15, Note du P. de Villefort à l'Abbé Lacroix, clerc national de France, 1844.

La « mission de Syrie » ne porte pas ce nom durant ses premières années, les pères hésitant sur la dénomination géographique de l'espace où ils ont été envoyés<sup>13</sup>. Les premiers documents indiquent « Missio ad montem libanum » et les catalogues les classent parmi les missions en Asie<sup>14</sup>. « Missio in Syria » apparaît un peu plus tard, en 1837-1838. Les premiers historiens de la Compagnie écrivent son histoire comme le récit de la « nouvelle » mission de la Compagnie. Le P. Louis Abougit en décrit les fondations dans un manuscrit non imprimé<sup>15</sup>. Quelques années plus tard, le P. Michel Jullien publie sa *nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie* (1831-1895) en deux volumes séparés par les événements de 1860<sup>16</sup>. Les deux missions se trouvent inscrites dans une même histoire, et la seconde dans la continuité de la première. Dans cette démarche, c'est moins l'histoire de cette première mission qui compte, et le P. Jullien ne s'y attarde pas, que l'ancienneté de la présence jésuite en Syrie qui conforte la légitimité de leur mission nouvelle<sup>17</sup>.

Et l'historien d'aujourd'hui, quelle signification peut-il donner à cette histoire interrompue puis renouée ? Quelles leçons peut-il tirer de la comparaison entre l'ancienne et la nouvelle mission ? Ce qui apparaît nettement, ce sont les traits communs que partagent le temps des pionniers des années 1830-1840 avec la mission de l'ancienne Compagnie : les missionnaires sont peu nombreux (jamais plus d'une dizaine jusqu'en 1844), les nouvelles recrues n'arrivent qu'au compte-goutte et plusieurs meurent prématurément. L'enseignement n'est pas encore la pierre angulaire de l'apostolat des jésuites au Proche-Orient qui s'efforcent surtout de prodiguer des soins spirituels aux populations qui les entourent et s'impliquent parfois dans les conflits qui déchirent les Églises catholiques orientales. Cette période pionnière porte aussi des marques distinctes : la mission dépend alors directement du P. Général, elle est essentiellement implantée dans la montagne libanaise, autrement dit dans le monde rural, son recrutement est enfin très international : parmi les quinze premiers jésuites

---

<sup>13</sup> En 1831, le P. Riccadonna écrit, « Syro-Phénicie est le nom précis de la province ou état où nous résiderons ». Selon lui, utiliser le terme arabe « Metn » serait plus exact, mais trop restrictif. Le terme Syrie lui apparaît en revanche trop large et celui de Mont-Liban inexact, Aïn Traz n'étant pas situé dans le Mont-Liban *stricto sensu*. ARSI, Syr, 1001, III, 4, lettre du P ; Riccadonna au P. Roothan, supérieur général, Livourne 30 septembre 1831.

<sup>14</sup> *Catalogue de la Province de Lyon 1837-1848*, année 1836-37, p. 25.

<sup>15</sup> L. ABOUGIT, *La Nouvelle Mission de la Compagnie de Jésus en Syrie*, appendice aux *Lettres édifiantes et curieuses du Levant*, manuscrit, 454 pages, écrit en 1888-1889.

<sup>16</sup> M. JULLIEN s.j., *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie* (1831-1895), Paris, Lyon, Delhomme et Briguet, 1899, 2 volumes.

<sup>17</sup> Le P. Jullien rappelle notamment que la première mission dépendait de la province de Lyon, mais ne précise pas que très rapidement, elle est rattachée à celle « de France ».

de la nouvelle mission on relève six religieux originaires de la péninsule italienne, quatre Français, deux venus des territoires allemands, et deux autres issus de Galicie et de Lituanie (voir tableau). Ces derniers traits s'estompent par la suite, sans disparaître complètement : la Compagnie de Jésus entretient aujourd'hui des résidences dans le monde rural libanais, à Bikfaya ou Tanaïl, même si ce dernier s'est beaucoup transformé depuis !, et le caractère international de la mission ne s'est jamais perdu. Si les religieux français deviennent très majoritaires parmi les jésuites de la mission de Syrie, ils ne représenteront jamais la totalité de son personnel. Après 1850, ce temps des « défricheurs » prend fin et la mission entre dans une nouvelle phase. Plus nombreux, plus souvent français, les jésuites investissent le monde urbain (Damas, Alep) et développent un florissant réseau d'école. Ils se lient davantage à la France, alors que leurs premiers protecteurs, Mgr Mazlum ou les émirs de la Montagne, étaient orientaux.

## 2. De Mgr Mazlum à l'émir Haïdar Abillama, de premiers protecteurs orientaux

### 2.1. Avec les autorités ecclésiastiques locales : méfiance et dépendance réciproques

Contrairement à ce que suggère l'étymologie de leur nom, les missionnaires sont aussi souvent appelés qu'envoyés. C'est le cas, entre autres, des jésuites de Syrie qui partent en Orient en compagnie d'un évêque grec catholique, Mgr Mazlum pour devenir les directeurs spirituels du séminaire d'Aïn Traz que celui-ci entend ré-ouvrir<sup>18</sup>. Prélat grec-catholique dont les positions théologiques sont jugées peu orthodoxes par le Saint-Siège, Mgr Mazlum était alors retenu dans la Ville Eternelle depuis 20 ans<sup>19</sup>. La Sacrée Congrégation n'accepte de le renvoyer en Orient que pour régler les problèmes survenus

---

<sup>18</sup> D'autres cas peuvent être mentionnés : les lazaristes sont envoyés en Levant pour reprendre les œuvres de la Compagnie supprimée en 1773, les maristes sont appelés par les jésuites pour prendre en charge les petites classes de l'Université Saint-Joseph, les Sœurs de la Charité de Besançon arrivent à Beyrouth au service du projet d'un prêtre maronite. P. CORCKET, *Les lazaristes et les filles de la charité au Proche-Orient, 1873-1983*, Beyrouth, Congrégation de la mission, 1983 ; F. TISSOT, *Présence missionnaire française et stratégies communautaires des chrétiens catholiques d'Orient à travers l'étude de l'apostolat des sœurs de la charité de Besançon au Liban et en Syrie de 1904 aux années cinquante*, mémoire de DEA préparé sous la direction de Sossie ANDEZIAN, André MARY et Isabelle MERLE, EHESS, Centre de la Vieille Charité, Marseille, septembre 1997.

<sup>19</sup> Maximos Mazlum est né en 1779 à Alep où il a été formé par Germanos Adam, évêque grec catholique de cette cité dont l'œuvre, taxée de jansénisme et de gallicanisme, a été condamnée par le Saint-Siège. En 1813, il est appelé à Rome pour régler les affaires du séminaire patriarcal d'Aïn Traz et ne quittera pas la ville si ce n'est pour deux séjours à Trieste et à Marseille dont il organise la communauté grecque catholique. À partir de 1830, averti de la maladie du patriarche Ignace Qattan, il prépare son retour en Orient. La présence des jésuites à ses côtés constitue un argument supplémentaire pour le faire accepter aux autorités romaines. Élu patriarche en 1833, il a beaucoup œuvré pour organiser l'Église grecque catholique. Voir la biographie, que lui a consacré Joseph Hajjar. J. HAJJAR, *Un lutteur infatigable, le patriarche Maximos Mazlum III, 1957*, Harissa, Imprimerie Saint-Paul, 310 pages.

après la mort du patriarche Qattan et avec une bonne escorte : la promesse que trois jésuites l'accompagneront a joué en sa faveur. Mais la Propagande reste méfiante. Avant de partir, elle lui demande de jurer solennellement qu'il restera fidèle à la doctrine romaine et qu'il ne prendra part à aucune réunion susceptible d'en contester les ordres ou ceux de son représentant. De retour en Orient, Mgr Mazlum introduit les jésuites au sein de la société du Mont-Liban (en leur faisant rencontrer l'émir Béchir Chehab notamment) tout en préparant son élection au patriarcat grec catholique. Placés à la tête d'un établissement quasiment vide d'élèves, pris en tenaille dans le conflit qui oppose Mgr Mazlum au Saint-Siège après l'élection de ce dernier (avril 1833), les jésuites décident bientôt de quitter le séminaire pour voler de leurs propres ailes.

L'analyse des relations des jésuites avec Mgr Mazlum pendant cette courte période permet de mettre en lumière quelques traits saillants des rapports qu'entreprendront longtemps les missionnaires et les hiérarchies catholiques orientales. Ces relations sont tout d'abord marquées par une méfiance et une incompréhension réciproques. D'un côté, les prélats orientaux ne sont pas systématiquement hostiles aux missionnaires, loin de là, mais cherchent à les placer sous leur autorité. C'est un point essentiel de la fameuse supplique écrite par plusieurs dignitaires des Églises orientales au Pape « pour la réforme des missions au Levant » en 1816, dont Mgr Mazlum est un des signataires et, selon toute vraisemblance, un des rédacteurs<sup>20</sup>. Ce texte qui demande le rappel des missionnaires catholiques en Orient, sollicite du Pape une Bulle traduite en plusieurs langues qui placerait les missionnaires sous le contrôle des différentes hiérarchies orientales et restreindrait drastiquement leurs activités telles qu'elles étaient pratiquées jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle (interdiction de confesser dans les maisons – pratique courante des missionnaires d'Alep -, interdiction d'absoudre certains péchés, défense de s'immiscer dans les règlements dispensés par les prélats locaux ou de s'y opposer...). Cette volonté de contrôle est aussi un des points de discussion entre le prélat et le père Général. Les différentes versions de l'accord entre la Compagnie et Mgr Mazlum que conservent les archives de Rome témoignent du désir de l'évêque de placer les jésuites sous son autorité. Sur cette question, le refus du P. Général est catégorique : les jésuites doivent vivre selon les règles de la Compagnie et les celles du séminaires ne

---

<sup>20</sup> ARSI, Syr 1001, II, 1, Rappresentaza di quattro Procuratori Generali ed altri Titolati dell quatro nazioni Greca, Armenia, Maronita e Sira fatta in Roma la Santita di Nostro Signore Pio settimo per le reforma de missionari latini in Levante, Rome 25 juillet 1816.



sauraient les obliger<sup>21</sup>. De son point de vue, il y va de l'existence de la mission de Syrie comme d'une entreprise de la Compagnie dont les règles sont un élément essentiel de la cohésion. Par la suite, les missionnaires se montreront jaloux de leur indépendance, s'attirant parfois les foudres de tel ou tel évêque. C'est le cas notamment pour ce qui concerne les pratiques dévotionnelles de leurs élèves que les missionnaires sont accusés, non sans raison, de vouloir « latiniser » ou éloigner de leurs Églises d'origine. Un des principales pommes de discorde tient au rite de communion, notamment pour la fête de Pâques que les jésuites célèbrent à l'intérieur de leur collège alors que les évêques orientaux voudraient qu'ils laissent leurs élèves aller communier dans leur paroisse. Il faudra attendre le tout début du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses réclamations des prélats orientaux et les évolutions de la politique romaine vers un meilleur respect des rites orientaux, pour qu'ils obtiennent partiellement gain de cause. À la veille de la Première guerre mondiale, l'Université Saint-Joseph ferme ses portes le dimanche de Pâques et laisse ses élèves se rendre à la messe dans leurs églises respectives<sup>22</sup>. Il n'en reste pas moins que cette volonté de contrôle hérissé d'autant plus les missionnaires qu'ils sont alors persuadés de la supériorité du rite latin et regardent les autres avec condescendance.

Dans l'histoire de la mission, les années de compagnonnage avec Mgr Mazlum restent une période difficile. Les jésuites se plaignent de manquer de tout, et se désolent d'avoir été instrumentalisés par l'ambitieux évêque. D'autres épisodes des relations des missionnaires avec les évêques orientaux vont dans le même sens (l'inconfort en moins). À leur arrivée en Orient, les jésuites reçoivent un accueil somptueux du patriarche maronite, qui ne cesse d'inviter

« des princes, [de] donner chaque jour des banquets magnifiques, [de] nous vouloir toujours à côté de lui en présence de différents évêques, [de] nous offrir comme logement ses propres appartements. Il parle avec effusion de nos anciens missionnaires aux notables qui le visitent, [...], [ et veut] inviter tout le monde à renouveler l'ancienne union entre les maronites et les jésuites [...] »<sup>23</sup>.

Quelques mois plus tard, le P. Riccadonna comprend que le patriarche souhaitait que les jésuites soient ses députés et ses arbitres dans l'élection des moines libanais,

---

<sup>21</sup> ARSI, Syr 1001, II, 16, Articoli convenuti tra l'illustissimo e reverendissimo Monsignore Massimo Mazlum archivio di Mira ed il P. Preposito Generale della Compagnia di Gesu, Rome 27/8/1831.

<sup>22</sup> Université Saint-Joseph de Beyrouth, *Éphémérides de l'année scolaire 1913-1914*, Beyrouth, Imprimerie catholique.

<sup>23</sup> ARSI, Syr 1001, V, 2, Lettre du P. Riccadonna au P. Roothan, Aïn Traz, 11 mai 1832.

dont la congrégation est déchirée par d'incessants conflits. Le père refuse avec détermination, ce qui refroidit les relations entre les jésuites et le prélat<sup>24</sup>. Au fond, les missionnaires et le clergé oriental sont dans une situation de dépendance réciproque : les jésuites savent gré aux orientaux de les avoir introduits en Orient et ils ont un impératif besoin de prêtres pour les assister dans leur apostolat, notamment pour l'administration des sacrements. Le haut clergé, quant à lui, cherche à gagner le concours des missionnaires (belle reconnaissance de leur efficacité et de leur dynamisme !) et leur appui auprès des autorités romaines, mais voudrait parfois freiner leur zèle latinisant et les mettre à son service. En son sein, il est difficile de tracer les limites claires entre un parti « pro-jésuite », soumis au Saint-Siège et un autre systématiquement hostile aux missionnaires, et résistant aux empiètements « latinisateurs » de Rome . Les lignes évoluent trop souvent en fonction des personnes, des périodes et des questions soulevées. Même avec Mgr Mazlum, qui passe pourtant pour un champion de la lutte contre la latinisation promue alors par le Saint-Siège, les ponts ne seront jamais rompus<sup>25</sup>.

Ces premières années de la mission témoignent enfin de plusieurs glissements dans la politique romaine vis-à-vis du clergé oriental. L'accord conclu entre la Compagnie et Mgr Mazlum assignait explicitement deux missions aux jésuites : la formation spirituelle du clergé grec-melkite tout d'abord, le soutien spirituel aux habitants des environs ensuite. Un troisième objectif était implicite : les jésuites, et en particulier leur supérieur, le P. Riccadonna, devaient surveiller Mgr Mazlum (de nombreux rapports de sa main figurent dans les archives de la Propagande) et si possible éviter son élection au patriarcat. Cette intervention directe dans les affaires des Églises orientales *via* les missionnaires prolonge une pratique courante au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle. Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle va progressivement être abandonnée. Seul le P. Planchet est connu pour son activisme dans ce domaine<sup>26</sup>. Par la suite, le P. de Prunières transmet des informations à Rome à propos du conflit contre le calendrier grégorien qui déchirait l'Église grecque catholique. Mais ces deux cas exceptés, les jésuites se gardent bien

---

<sup>24</sup> ARSI, Syr 1001, V, 19, Lettre du P. Riccadonna au P. Roothan, Aïn Traz, 15 mai 1833.

<sup>25</sup> Cette politique de latinisation est plus ancienne. Au XIX<sup>e</sup> siècle, et en particulier sous le Pontificat de Pie IX (1846-1878), elle s'inscrit dans une politique plus globale d'uniformisation et de centralisation peu respectueuse des spécificités des Églises locales. J. HAJJAR, " Les Eglises orientales catholiques " dans R. AUBERT, M.D. KNOWLES, L.J. ROGIER, (dir), *Nouvelle histoire de l'Eglise*, tome 5, *L'Eglise dans le monde moderne (de 1848 à nos jours)*, 926 pages, p. 481-583.

<sup>26</sup> Ibid.

d'intervenir directement dans la vie des Églises orientales. Ils vont en revanche jouer un rôle considérable dans la formation de leurs clergés. De ce point de vue, la réouverture d'Aïn Traz, comme la fondation du collège d'Aïn Warqa (en 1789) traduisent bien la volonté des Églises orientales de recentrer la formation de leurs clergés (et notamment du haut clergé) au Levant, aux dépens des collèges romains. À travers les jésuites, Rome encourage cette évolution. En 1846, ils ouvrent un séminaire à Ghazir destiné à former le clergé des différentes Eglises orientales catholiques. En 1875, le séminaire déménage avec le collège à Beyrouth pour former l'Université Saint-Joseph. Souvent critiqué, voire menacé dans son existence, il poursuit son office jusqu' à la Première Guerre mondiale. En 1934, les jésuites rouvrent à Ghazir un petit séminaire destiné à former les prêtres de l'Eglise maronite dont elle lui laisse la direction en 1965 pour se conformément aux orientations de Vatican II.

## 2. Les émirs Béchir Chehab et Haïdar Abillama, premiers protecteurs des jésuites.

Lors de leurs premiers mois en Orient, Mgr Mazlum introduit les jésuites en Syrie. Les premiers missionnaires sont logés, nourris et habillés par le séminaire qui leur fournit en outre, et c'est là le plus important, une raison d'être dans la montagne libanaise.

Le départ d'Aïn Traz à la fin de l'année 1833 prive les jésuites de protecteur, de résidence, d'entretien et rend provisoirement caduc le premier motif de leur venue en Orient. Les jésuites reçoivent alors l'appui de deux notables, l'émir Béchir Chehab, connu sous le nom de Béchir II ou Béchir le Grand, et l'émir Haïdar Abillama (1787-1854) qui leur proposent tout deux de s'installer sur leurs terres. D'autres émirs ont semble-t-il émis des propositions similaires. En Août 1833, Ricadonna dit avoir reçu la visite de l'émir Qaïd Bey de Broumanna, qui veut leur donner résidence pour deux missionnaires, et les prie de s'atteler à la conversion de son père qui est druze, mais les missionnaires ne donnent pas suite. À l'instigation de leurs nouveaux protecteurs, les jésuites choisissent de s'établir à Bikfaya dans le Metn et à Mu'allaqa, non loin de Zahlé, deux régions où les catholiques sont alors en expansion. C'est surtout avec Haïdar Abillama, fermier de l'impôt du Qata' et du Metn, qu'ils entretiennent des relations suivies. Ce dernier assiste à plusieurs reprises à la messe dite par les pères à Bikfaya et à sa mort, il est enterré dans leur église. Pourquoi ces émirs ont-ils soutenu l'apostolat des jésuites ?

Les jésuites de la « nouvelle » mission de Syrie et la société du Mont-Liban au XIX<sup>e</sup> siècle.

Il faisait partie de la société *charikat al-wardiyya* fondée à la fin des années 1720 et placée sous le patronage du patriarche maronite en 1732, qui rassemblait des laïques sous la direction du clergé. En soutenant les jésuites, il a peut-être voulu afficher sa foi. Son geste témoigne aussi du prestige de la Compagnie dont la protection honore celui qui la dispense. Ce don vient enfin remercier les jésuites des services que lui a rendus le F. Henze, qui est devenu son médecin. Quant à l'émir Béchir, des raisons similaires doivent avoir joué. Sans doute ne voulait ils pas non plus être en reste par rapport à la famille Abillama qui occupe une position moins élevée que lui dans la hiérarchie sociale du Mont-Liban. Comme avec Mgr Mazlum, les débuts sont modestes et la vie reste rude, mais la construction de véritables résidences met rapidement fin à cette situation.

Ces premiers protecteurs ne survivent pas aux conflits qui agitent la montagne libanaise au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et aux réformes administratives promues par le gouvernement ottoman à la même période. En 1840, lors de la reconquête ottomane de la Syrie, Béchir Chehab soutient les Égyptiens. La défaite de ces derniers conduit à sa chute. Il est exilé à Malte puis à Istanbul où il s'éteint en 1850. Le Mont-Liban est alors divisé en deux arrondissements (*qaymaqama*), l'un druze, le second chrétien, dont Haïdar Abillama est nommé gouverneur. L'émir meurt de sa belle mort en 1854 mais sa succession suscite des troubles dans le montagne qui culminent en juin 1860 avec les affrontements entre druzes et chrétiens et les massacres d'une partie ces derniers. L'année suivante, l'administration de la montagne est de nouveau réformée : les deux arrondissements sont réunis pour former la *mutassarifiya* du Mont-Liban dont le gouvernement est confié à un pacha chrétien, nommé par la Sublime Porte avec l'aval des grandes puissances.

Les jésuites auront soin d'entretenir les meilleures relations possibles avec les différents *moutassarif* qui se succèdent à la tête du Mont-Liban jusqu'en 1915. Ils prennent aussi soin de leurs relations avec les autres représentants du pouvoir ottoman, comme le wali de Beyrouth, qu'ils reçoivent à l'Université Saint-Joseph selon un protocole identique à celui qui règle les visites du consul de France. En octobre 1878, les jésuites accueillent ce dernier qui est

« reçu au vestibule par le R.P. Supérieur et plusieurs Pères. A son entrée la musique a exécuté un morceau. Le consul a été introduit au diwan des pères ; pendant ce temps là, les élèves vêtus de leur uniforme se sont réunis à la chapelle du séminaire qui avait été assez bien ornée. Le consul se rendit ensuite à la chapelle du séminaire, suivie de toute la communauté. La fanfare du collège joua un morceau puis Sélim Nahas se présenta et lut un compliment en français qui avait été fait par le P. Droz-Berthollet.

Après ce compliment on chanta une cantate dont les paroles avaient été composées par le P. Champon. Le consul remercia ensuite en peu de mots et sortit fort ému. La fanfare joua encore et le consul fut introduit au réfectoire où lui furent offerts du champagne, des douceurs et autres rafraîchissements. Le consul parcourut ensuite les rangs des élèves qui applaudirent et jouèrent encore un morceau de musique<sup>27</sup>.

Moins de dix jours plus tard, Midhat Pacha, qui vient d'être nommé gouverneur de la wilaya de Beyrouth, rend aux jésuites la visite de courtoisie qu'ils lui ont faite. La réception est similaire, sauf que l'on dit quatre compliments au lieu d'un seul, sans doute en différentes langues. Face au consul, les jésuites mettent en avant le niveau de français de leurs élèves ; devant le Pacha, ils présentent leur établissement comme polyglotte (latin, arabe, français et turc, entre autres, y sont enseignés), ce qui est plus conforme à la réalité. Midhat Pacha se voit aussi offrir du champagne et, selon les archives de la Compagnie, repart « enchanté de la réception qu'on lui a faite »<sup>28</sup>.

Avec le représentant de la France, les relations sont demeurées très distantes jusqu'à la fin de la Monarchie de Juillet. Dans les années 1850, la politique religieuse du Second Empire est beaucoup plus favorable aux fils d'Ignace. En 1843, le père général a confié la mission de Syrie à la Province de Lyon, alors en pleine croissance, ce qui favorise aussi les rapprochements. Les liens qui se tissent à cette époque entre le représentant de la France à Beyrouth et les pères de la mission de Syrie ne cesseront de se renforcer, en dépit de l'hostilité affichée de la Troisième République envers les « hommes en noir ». Ces relations étroites n'ont cependant rien d'exclusif. Jusqu'en 1914, les jésuites cherchent à gagner ou conserver les faveurs des autorités ottomanes et maintiennent des relations cordiales avec les représentants des autres nations, notamment la Prusse, l'Autriche et l'Italie. Ils se conforment en cela aux instructions du P. Général :

« Nous avons sans doute besoin de protection, - nous la désirons, - nous la demandons selon les circonstances ; mais une protection exclusive ne peut nous convenir - elle nous associerait naturellement à ce que les politiques des différentes cours emporte avec elle de vicissitudes, elle nous exposerait à des jalousies. Une protection exclusive ne saurait être utile que dans le seul cas où toutes les puissances d'accord céderaient cette protection à une seule d'entr'elles, ce qui ne semble pas être le cas présent, ni devoir être de sitôt. [...]. [Cette protection], nous la demandons au nom du christianisme, et aussi au nom de l'humanité et de la civilisation, dans des contrées d'infidèles ou de barbares. »<sup>29</sup>

---

<sup>27</sup> ALSI, Diaire de Beyrouth, Résidence puis Université Saint-Joseph, Beyrouth (1872-1882), 21/10/1878.

<sup>28</sup> ALSI, Diaire de Beyrouth, Résidence puis Université Saint-Joseph, Beyrouth (1872-1882), 29/10/1878.

<sup>29</sup> ARSI, Missiones, vol 2, p. 113, lettre du P. Roothan au P. Planchet, 2 juin 1842.

Sans protection, pas de mission. Pour mener à bien leurs œuvres, leur assurer un soutien politique et financier, les jésuites, comme tous les missionnaires, ont besoin de protecteurs qu'ils ont d'abord trouvé dans la hiérarchie des Églises orientales avant de se tourner très vite vers les autorités politiques du Mont-Liban, de Beyrouth et de Damas, et de recevoir l'appui des représentants des grande puissances au premier rang desquels le consul de France.

### 3. Relations avec les populations locales : médecine, école, médiation

#### 3.1. Le regard des jésuites

Les jésuites portent sur les populations locales un regard façonné par leur époque, leur milieu social et leur éducation. Issus de milieux urbains pour la plupart, habitués à vivre en ville, ils sont désarçonnés par les coutumes du monde rural qu'ils découvrent dans la montagne libanaise : en l'absence de chaise ou de banc, on mange au même plat, on boit à la même cruche, on s'assoit par terre ou sur des coussins, et une natte ou un petit matelas suffisent pour faire un lit. « Nous sommes vraiment parmi les barbares »<sup>30</sup>, explique le P. Riccadonna, souvent porté à l'exagération, pour rendre compte de l'inconfort et de la sobriété des usages de la montagne libanaise. Utiliserait-il le même terme pour décrire le monde rural de France ou d'Italie ? Ce n'est pas impossible. Car la ville, du moins ses quartiers riches et raffinés, trouve plus de grâce aux yeux des missionnaires. À Damas, où ils se rendent en 1833, les jésuites découvrent une ville qui

« n'a rien de beau à l'extérieur. Les maisons ne présentent au dehors que des murailles de terre mais à l'intérieur elles sont fort belles, elles ont presque toute une cour en entrant, quelques arbres pour s'ombrager et un bassin d'eau. Chez les riches cette cour est pavée de marbre. Leur divan ou salon décoré à l'orientale mérite de fixer l'attention. Leurs peintures arabesques, les marbres et les dorures habilement combinés font un fort bel effet. C'est là que les arabes assis les jambes croisées sur leur coussin passent le temps à parler, fumer, boire le café et l'eau de vie. Les musulmans qui en public se font grand scrupule de ne prendre aucune liqueur, dans leur privé ont la conscience moins timorée »<sup>31</sup>.

Très vite cependant la mission s'embourgeoise, autrement dit gagne en confort. Dans les résidences, on mange à table avec des couverts et on dort dans des lits. Les

---

<sup>30</sup> ALSI, Syr 1001, III, 11, Estratto del giornale della missione dei PP. Gesuiti nella provincia de Drusi.

<sup>31</sup> ALSI, Planchet, *Brouillons*, p. 15

missionnaires ne sont plus soumis à ce mode de vie « barbare » et ce terme disparaît de leur correspondance. Auparavant son emploi avait été critiqué par le P. Général qui leur conseillait d'être

« très réservé avec les Orientaux, même amis. La sincérité n'est pas, généralement, leur caractère. Notez bien cela. – L'amour de leur pays est aussi fort en eux, qu'en toute autre nation : il faut donc bien se garder d'en montrer peu d'estime, ou de le considérer comme barbare. »<sup>32</sup>

Un autre mot aura une postérité plus longue : l'ignorance des populations et du clergé, déjà dénoncée à l'époque moderne, qui revient comme un leitmotif sous la plume des missionnaires. Sur ce point, le discours des missionnaires se révèle parfois contradictoire : tel père s'offusque de l'ignorance des populations quant tel autre reconnaît que dans la plupart des maisons arabes, au moins une personne sait lire (en général un homme). L'ignorance des populations, renvoie au fond à deux réalités. Celle d'abord de la gent féminine peu instruite avant l'introduction et la généralisation des écoles de filles ouvertes par les missionnaires catholiques et protestants. Celle ensuite qui désigne le mode de vie du clergé local, fort éloigné des normes romaines promues par les jésuites. Peu importe que le curé du village sache lire et écrire. Marié, tirant ses revenus de l'agriculture, vivant au milieu de ses ouailles sans maintenir avec la population la distance qui sied à son état selon les canons européens, il reste « ignorant » aux yeux des missionnaires.

Le regard des missionnaires est enfin orienté selon des considérations confessionnelles. Pour les jésuites du XIX<sup>e</sup> siècle, persuadés que seule l'Église catholique et romaine détient la vérité et les clefs du Salut, plus on s'éloigne du catholicisme romain, moins on est digne de considération. Leur vision de la société dessine ainsi des sortes de cercles concentriques dont le centre est occupé par les fidèles de l'Église catholique et romaine, dont ils sont la parfaite incarnation. Les catholiques forment un premier cercle. Simple et pleine de foi, telle est la population maronite de la montagne, tandis que les grecs catholiques, plus récemment unis à Rome sont parfois soupçonnés de ne pas adhérer complètement au message romain et de rester attachés à des pratiques « schismatiques », par conséquent hautement condamnables. Car les grecs-orthodoxes au « caractère fourbe et menteur » (sic !) sont bien trop éloignés de la vérité pour trouver grâce à leurs yeux. Que dire alors des musulmans ? Dans les écrits des

---

<sup>32</sup> ARSI, *Missiones*, vol 1, p. 36-37, lettre du P. Roothan au P. Estève, 20 juin 1834.

jésuites de la nouvelle mission, affleurent des sentiments où le mépris le dispute à la peur. Mépris pour ces « infidèles », « singulièrement opiniâtres dans leur fausse religion », et « de mœurs dures et grossières »<sup>33</sup>, peur de la « masse de la population mahométane » entretenue par « par ses faux prêtre dans la haine de tout ce qui n'est point l'Islam, et en particulier contre le christianisme [...] »<sup>34</sup>. La situation des femmes est jugée particulièrement déplorable :

« C'est vraiment une esclave, une pauvre prisonnière. Vous rencontrez le jeudi soir une espèce de spectre ambulante qui s'achemine du côté des cimetières, qui se repose sur une pierre tumulaire ou qui erre au milieu des tombeaux ayant à la main quelque rameau de verdure ; c'est une femme turque [musulmane] ; elle ne sort guère de la maison que pour aller visiter les sépulcre. Sa toilette est parfaitement en rapport avec cette triste fonction. Un drap blanc fixé sur sa tête lui enveloppe entièrement le corps, et ne laisse apercevoir dans la partie supérieure qu'une pièce d'étoffes de couleur qui lui masque la figure, et à la partie inférieure une paire de bottines jaunes qui enveloppent les pieds et les empêchent de mouvoir librement. C'est toute la toilette extérieure de la dame turque. Avec cette tyrannique défiance, cette ignorance consacrée pour elle par leur religion, jugez s'il est difficile de les aborder, hélas combien elles sont éloignées de la voie du Salut. »<sup>35</sup>

Rapporte le P. Billotet dans une lettre caractéristique de ce regard missionnaire qui fait de la condition féminine l'aune à laquelle se mesure le « fanatisme » et l'arriération des musulmans<sup>36</sup>.

Entre les chrétiens dans leur ensemble et les musulmans sunnites se glissent les alaouites (encore appelés Ansariés ou Nusayris à l'époque) et les druzes dont la distance à l'égard de l'islam orthodoxe dominant suscite des espoirs de conversion. Sur ce plan, le discours, des missionnaires révèle une remarquable continuité entre l'ancienne et la nouvelle mission<sup>37</sup>. La distinction entre les « masses de la population mahométane » et

---

<sup>33</sup> ALSI, Planchet, *Brouillons*, p. 38. Cette peur se nourrit aussi de la violence qui s'exerce parfois à l'égard des chrétiens, comme lors de cette altercation rapportée par le R.P. Riccadonna, dont a été victime un prêtre maronite compagnon du P. Planchet : « Il portait le Saint Viatique à un pestiféré dans une petite boîte, comme c'est ici l'usage à cause des Infidèles. Un soldat égyptien autrefois grec-schismatique, à présent musulman, comprenant à la modestie de sa démarche de quel trésor il était porteur, se jeta sur lui, le renversa par terre, le frappa, lui mit la figure en sang à coups de poing et de pierres, lui arracha les saintes espèces, et insultant le ministre sacré et blasphémant le Saint-Sacrement il foula aux pieds la sainte hostie. » ARSI, Syr 1001, IV, 24, Lettre du P. Riccadonna aux P.P. Figari et Rylo, Bikfaya, 24 novembre 1833.

<sup>34</sup> AFSI (Archives de la Compagnie de Jésus en France, Vanves), coll. Prat, vol. 9, p. 375-382, lettre du P. Badour au P. Maillard, Beyrouth, 14 décembre 1850.

<sup>35</sup> ALSI, Lettre du P. Billotet à sa tante, Beyrouth, 6 janvier 1848.

<sup>36</sup> C. Verdeil (ed.), *Missions chrétiennes en terre d'Islam, Moyen-Orient, Afrique du Nord (XVIIe-XXe siècles), anthologie de textes missionnaires*, Turnhout, Brepols, 2013, 407 pages.

<sup>37</sup> B. HEYBERGER, « Peuples « sans foi, ni loi, ni prêtre » : druzes et nusayrîs de Syrie découverts par les missionnaires catholiques (XVIIe-XVIIIe siècle) », B. HEYBERGER, R. MADINIER (dir), *L'Islam des*



Les jésuites de la « nouvelle » mission de Syrie et la société du Mont-Liban au XIX<sup>e</sup> siècle.

« la classe des Turcs plus instruits que le vulgaire, et haut placés », parfois gagnés par les mœurs occidentales<sup>38</sup> illustre combien le regard confessionnel des missionnaires est aussi orienté selon des lignes sociales. Vis-à-vis des notables, musulmans ou chrétiens, les jésuites font toujours attention à maintenir de bonnes relations. Cette vision confessionnelle de la société et le mépris pour tous ceux que l'éloignement du catholicisme rejette dans l'erreur qui l'accompagne, imprègne leur regard pendant la majeure partie du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ouverture de l'Université Saint-Joseph en 1875 à Beyrouth, qui accueille de nombreux grecs-orthodoxes, quelques juifs et quelques musulmans, contribue à le modifier. Mais ce n'est qu'après la Première guerre mondiale, et plus encore dans les années 1930, que l'islam se transforme aux yeux des missionnaires. Une plus grande curiosité pour les musulmans, leur littérature, leur histoire et leurs croyances succède à l'indifférence dédaigneuse et à la peur caractéristiques de la période précédente.

Les sentiments exprimés dans la correspondance des pères ne sauraient tout dire de leurs relations avec la population locale, pas plus que les lignes de forces dégagées ici ne sauraient dissimuler les multiples nuances et les voix singulières et parfois les contradictions, qui s'expriment parmi les missionnaires. Le P. Planchet, auteur des lignes peu amènes à l'égard des grecs orthodoxes citées plus haut, ne dédaigne pas de loger chez un grec « schimastique » lors de son expédition dans le Hauran en 1837<sup>39</sup>. L'insistance sur l'ignorance du clergé relève aussi de la figure rhétorique utile pour justifier l'action des missionnaires auprès des chrétiens, notamment auprès de leurs bailleurs de fonds européens. Les sources jésuites donnent aussi des indications sur l'attitude des populations locales à l'égard des nouveaux missionnaires. L'accueil se révèle plutôt chaleureux pour des religieux qui dispensent soins et instructions et peuvent être une source de protection.

### 3.2. Un accueil plutôt chaleureux des populations locales.

Plusieurs témoignages attestent d'un accueil souvent amical des populations locales. En 1833, quand ils parcourent les terres de l'émir Abillama en quête d'un lieu

---

*marges : mission chrétienne et espaces périphériques du monde musulman, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, EHESS, 2011, p. 45-80.

<sup>38</sup> AFSI, Lettre du P. Badour au P. Maillard, Beyrouth, 14 décembre 1850, coll. Prat, vol. 9, p. 375-382.

<sup>39</sup> ARSI, Syr 1001, VII, 10, lettre du P. Planchet au P. Général, Mo'allaqa, 20 février 1837.

pour établir une résidence, le P. Riccadonna, souvent enclin à l'emphase, rapporte : « catholiques de tout rite, schismatiques et infidèles, tous sortaient à ma rencontre, me priant de choisir leur pays ne préférence pour notre résidence, me présentant leurs maisons, m'offrant leurs terres, et certains même me suivant, se tenant à la bride du cheval et insistant pour que j'accepte leur maison... »<sup>40</sup>. Le « peuple nous montre estime et affection »<sup>41</sup>, relève le P. Planchet quelques années plus tard, tandis que son confrère le P. Soragna, note que la situation est parfois plus agréable qu'en Europe parce que les missionnaires sont plus respectés que dans n'importe quelle ville d'Italie<sup>42</sup>. Ici, il s'agit essentiellement des relations avec la population chrétienne tant les liens avec les musulmans se limitent à des rapports souvent protocolaires avec les notables ou les autorités ottomanes.

La considération et la sympathie dont jouissent les jésuites est étroitement lié à leur action sanitaire et plus encore à leur réputation de fondateurs d'école. Plusieurs villages demandent aux pères de s'établir chez eux. On a vu le succès de la tournée du P. Riccadonna en 1833. Dans les premières années de la mission, l'exercice de la médecine leur permet d'éveiller la sympathie de la population et de gagner de nombreux appuis. Ancien étudiant en médecine, le F. Henze devient rapidement un médecin recherché par les émirs (Bechir Chehab, Haïdar Abillama) ou les pachas, dont le soutien et la protection s'avèreront précieux pour la mission (voir supra). La médecine disparaît cependant rapidement de l'apostolat des pères. À sa mort en 1848, aucun religieux ne succède au F. Henze. L'école s'impose alors comme la principale forme d'apostolat des missionnaires jésuites. Soins médicaux et instruction suscitent l'intérêt des populations locales qui réclament l'établissement de missionnaires dans leur village ou leur quartier. En 1855, les habitants de Deir el-Qamar vont même jusqu'à écrire une pétition au P. Général pour lui demander la création d'une école jésuite dans leur ville. Faute de personnel et d'argent, les jésuites sont loin d'exaucer tous ces vœux. Ils établissent cependant progressivement des résidences, à Beyrouth (en 1841) et à Ghazir (en 1843) puis Zahlé (après 1845) et Saïda (1855). Religieux envoyés par la Compagnie, liés au Délégué apostolique, protégés par les émirs, le *moutassarif* et les consuls, ils en deviennent rapidement des notables recherchés pour leurs avis, leur capacité de médiation, ou la protection qu'ils peuvent permettre d'obtenir. À bien des égards, ils s'insèrent dans des

---

<sup>40</sup> Syr 1001, VI, 1, lettre du P. Riccadonna au P. Roothan, Aïn Traz, 1er août 1833.

<sup>41</sup> ALSI, Planchet, *Brouillons*, p. 64

<sup>42</sup> Syr 1002, VI, 7, lettre du P. Riccadonna au P. Roothan, Environs de Beyrouth, 24 juin 1834.

rapports sociaux qui font d'eux des personnalités tantôt respectées et recherchées, tantôt contestées, de leurs lieux de résidence. Ainsi en 1852 le P. Estève joue un rôle déterminant pour apaiser le conflit qui opposait les cheikhs de Ghazir à leurs paysans d'une part, et l'un d'entre eux, le cheikh Khalil, à sa femme repartie dans la famille de son père, d'autre part. Rencontrant les différents protagonistes de l'affaire, se concertant avec des prêtres du village engagés, comme lui, dans ce processus de médiation, utilisant la tribune que lui procure la chaire de l'église des jésuites pour dépeindre,

« avec une rare éloquence, l'état déplorable d'un pays sans la paix et les maux présents et à venir de ceux qui la repoussent ou entretiennent la désunion et la haine entre les citoyens »<sup>43</sup>,

il ne ménage pas ses efforts en vue d'une réconciliation qui sera scellée quelques semaines plus tard. Il arrive aussi que les jésuites entrent en conflit avec leurs ouailles. C'est notamment le cas en 1864, quand l'agrandissement du collège-séminaire de Ghazir provoque la colère d'une partie des habitants du bourg qui s'estime lésés par les travaux récemment engagés par les pères. Les jésuites font d'abord appel au consul pour châtier les hommes en colère qui ont détruit une partie de leur établissement, mais l'affaire se résout en fait par des négociations directes avec les habitants grâce au concours du clergé local<sup>44</sup>.

Progressivement, les jésuites tissent des liens solides avec la population locale. Tout un petit monde gravite autour de leurs résidences et de leurs écoles, dessinant plusieurs cercles qui s'entrecroisent : prêtres qui officient dans leurs églises, enfants ou adolescents scolarisés dans leurs écoles, parents d'élèves, membres de congrégations masculines ou féminines... Parmi les plus proches figurent les hommes et les femmes qui leur apportent un concours direct dans leur apostolat : catéchistes et maîtres ou maîtresses d'écoles. Ils fourniront les premières recrues de la Congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, et les premiers jésuites orientaux de la nouvelle mission. Sans eux, pas de mission. Grâce à eux, la mission « s'orientalise » si l'on peut dire, ce que consacre sa transformation en Province de la Compagnie à part entière au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>43</sup> Lettre du P. Badour au P. Maillard, Beyrouth, 1<sup>er</sup> juin 1852, coll. Prat, vol. 9, p. 491-496.

<sup>44</sup> Pour un exemple de conflit entre les jésuites et une partie de leurs ouailles, voir « Une émeute maronite contre les jésuites ? Conflit, négociations et protection au sujet du partage de l'eau au Mont-Liban en 1864 », actes du colloque, *Voisinages fragiles, Relations interconfessionnelles dans le Sud-est européen et la Méditerranée orientale 1854-1923*, organisé à l'Ecole Française d'Athènes les 27-28 septembre 2007 (à paraître).

À bien des égards, les premières années de la « nouvelle » mission de Syrie constituent une période singulière dans l'histoire pluriséculaire de la présence jésuite au Proche-Orient. Avec ses effectifs réduits et son caractère très international, la nouvelle mission entretient des liens vivants avec l'ancienne Compagnie et son souvenir. Protégée par des notables orientaux, elle adopte des formes d'apostolat marquées par cet héritage (prédications, catéchismes, interventions dans la vie des Églises locales) à ceci près que son cœur bat désormais au Mont-Liban et non plus à Alep. C'est aussi un temps d'explorations, en vue de déterminer la localisation des nouvelles résidences ce qui conduit les jésuites à entreprendre plusieurs voyages qui les conduisent du Hauran à la Mésopotamie en passant par le Kurdistan.

Dès les années 1850, ils accordent la priorité à l'enseignement sur les autres formes d'apostolat qui ne disparaissent pas pour autant. Il y a là une conséquence de la décision du Saint-Siège de former le clergé des Églises orientales au Levant et moins à Rome. C'est aussi un résultat du développement des œuvres scolaires de la Compagnie en France, qui fait des nouvelles recrues de la mission des religieux habitués aux établissements scolaires. Cette évolution doit enfin beaucoup au contexte oriental et aux réformes ottomanes. Par le Hatt-i Humayun de 1856, le sultan garantit l'égalité entre ses différents sujets quelle que soit leur confession, abolit de fait le statut de *dhimmi* et ouvre aux non-musulmans un accès à tous les emplois public. L'essor de nouveaux métiers (ingénieurs, médecins, juristes), encouragé par la politique des réformes et le développement de la banque et du commerce, font de l'instruction un investissement prometteur. Les jésuites développent alors un imposant réseau scolaire couronné par l'Université Saint-Joseph. Soutenue par la France qui y voit un vecteur de son influence, cette œuvre visait d'abord à répondre aux sollicitations de la population locale, dont les attentes dans ce domaine, ont été déterminantes dans le nouveau cours pris par la mission.

Chantal Verdeil

Maître de conférences en histoire du monde contemporain à l'INALCO

Membre de l'Institut Universitaire de France

Les jésuites de la « nouvelle » mission de Syrie et la société du Mont-Liban au XIX<sup>e</sup> siècle.